



03/12/2018

Le corps et ses mémoires

Congrès de Psychanalyse
Journée de commémoration
Sigmund Freud
Assemblée Nationale
Le 3 décembre 2018



Michèle Freud

En ce jour de commémoration dédié à la mémoire de mon arrière-grand-père, Sigmund Freud, je ne pourrai malheureusement être présente, mais serai en communion avec vous par la pensée.

Psychothérapeute, mes recherches se situent du côté de l'écoute du corps, tant dans l'accompagnement que dans la transmission dans mon école qui prépare de futurs thérapeutes à une écoute psychocorporelle.

Le moi est avant tout une entité corporelle, dit Sigmund Freud dans *le cas Dora*. Il découvre que corps et psyché peuvent servir les mêmes intérêts névrotiques et reconnaît des facteurs psychologiques dans la maladie.

Le corps apparaît en filigrane dans la métapsychologie freudienne et la psyché est en constante référence à l'expérience somatique.

La pulsion (*Trieb*) est la représentation dans le mental d'une excitation corporelle. Elle prend source dans le corps.

Loin de se cliver ou de s'opposer, le langage du corps et le langage de l'analyse se complètent, ils sont même indissociables. Il n'y a rien dans l'esprit qui ne soit d'abord passé par ce *moi corporel*.

Depuis la fin du vingtième siècle, des psychanalystes, comme en France, Françoise Dolto, Didier Anzieu, Maria Torok, Serge Tisseron n'ont cessé de se référer au corps et de réfléchir à cette dimension, en lui donnant une vraie place dans leur clinique.

Françoise Dolto rappelle que l'image inconsciente du corps est le reflet de notre relation au temps passé.

Considéré comme un lieu privilégié d'émergence des souvenirs et des scènes originelles traumatiques, le corps, notre mémoire la plus profonde, n'oublie rien. Il retraduit métaphoriquement l'état de notre être. Il est régi par des forces inconscientes archaïques qui se structurent, s'expriment et pensent sous l'effet de chocs, d'affects et d'émotions.

Les émotions permettent l'accès à une mémoire corporelle qui contiendrait toute notre histoire.

En cela, l'écoute du langage du corps est une source vive dans laquelle il importe de puiser pour nourrir notre travail d'introspection et d'accompagnement.

Pour Groddeck, considéré comme le père de la médecine psychosomatique, et auteur attentif du langage du corps vécu, nos organes parlent. Ce qui est tu, réprimé s'exprimera à même le corps chargé de supporter tous ces silences. Il se fait l'écho de frustrations et de tourments dont nous ne sommes pas toujours conscients. « Tout se passe comme si certains événements restaient mémorisés dans le corps, s'y inscrivaient dans une partie précise » écrit-il dans *Le livre du Ça*¹.

La question du corps est souvent plurielle, dit Gérard Pommier.

Il y a des corps habités par une structure psychique.

Des corps mutilés, scarifiés, morcelés, diaphanes, adipeux que l'on finit par haïr....

Il y a des corps objet, des corps représentation, que l'on dématérialise.

Des corps ligotés par la honte, figés par la peur.

Des corps métaphores, des corps en souffrance, témoins d'une douleur psychique.

Dans le corps, on peut produire une maladie, un symptôme, mais aussi une guérison.

Il y a des corps endommagés capables de reconstruction, des corps secoués qui retrouvent une base de sécurité.

Le corps peut osciller entre douleur et plaisir, victoire et abandon de la bataille pour la vie.

¹ Éd. Gallimard, 1976

Ce corps qui, à tout moment, nous rend des comptes, corps sujet, instrument de changement, mais aussi corps objet, structure malade et incarné par la médecine somatique. Dichotomie bien connue entre corps biologique et corps psychologique.

Lorsque le désir fondamental est brimé, l'être tombe malade. Tout déséquilibre psychologique retentit sur son système endocrinien et végétatif.

De nombreux auteurs ont abordé la question du sens de la maladie. Selon certains psychanalystes, pour qu'elle survienne, des configurations spéciales se profileraient en général à l'horizon : un conflit ancien jamais réglé, une prédisposition particulière du corps, un terrain favorable et une situation conflictuelle actuelle.

D'après le philosophe David Bakar, la maladie serait révélatrice d'une scission, d'une aliénation à l'intérieur de soi. Elle est conçue comme la manifestation d'un désordre profond mettant en jeu la personne dans sa globalité.

Parfois, ce corps prend l'allure d'une véritable prison. Il impose de telles souffrances et se fait l'écho, par ses manifestations sonores, de l'insatisfaction profonde dont nous ne sommes pas toujours conscients.

Les maux du corps viendraient dire tout haut ce que nous pensons tout bas.

Pour C.G. Jung, nos maux divers nous permettraient d'affiner notre écoute. Les crises, les bouleversements et la maladie ne surgiraient pas au hasard : ils serviraient d'indicateurs pour rectifier une trajectoire, explorer de nouvelles orientations, expérimenter un autre chemin de vie.

La plupart du temps, nous ne voulons pas entendre ce qui, au fond de nous, fait symptôme. Nos peurs multiples et autres émotions nous empêchent de les formuler, aussi préférons-nous les enfouir.

Quand l'âme est bâillonnée, c'est le corps qui parle. Somatiser devient alors la seule façon de faire acte de présence en tant qu'être parlant.

À travers des symptômes, notre corps nous envoie des balises de détresse pour nous signifier notre déséquilibre intérieur.

Nos maladies sont des messages et nos symptômes, un langage !

Sigmund Freud nommait son corps qui l'a tant fait souffrir "*pauvre Konrad*", il en parlait ainsi *comme d'un autre, à la fois familier et étranger...*

Ferenczi, dans sa correspondance, lui suggère que le dénommé « *Konrad* » pourrait bien se révéler être un conseiller compétent, le fameux « écran sensoriel décodeur », cette caisse de résonance des affects inconscients de l'analysant dont parlent aujourd'hui les analystes à médiation corporelle.

Sigmund Freud n'a pu ou voulu explorer davantage la dimension corporelle, sans doute avait-il ses raisons !

Il y a dans certaines familles des répétitions troublantes de symptômes, de comportements de schémas relationnels de l'ordre de l'inavouable, des deuils qui n'ont pu se dire, se pleurer, s'élaborer et dont la douleur impacte le corps et ses mémoires...

Les psychanalystes transgénérationnels comme Nicolas Abraham, Maria Torok et Anne Ancelin évoquent des « fantômes ». Ils les définissent comme la trace, dans l'inconscient d'un descendant, de secrets inavouables appartenant aux aïeux.

Le fantôme serait un ancêtre qui sortirait de sa crypte après un événement porteur de honte ; il se transmettrait de l'inconscient d'un parent à l'inconscient de l'une ou plusieurs générations suivantes.

Pour Serge Tisseron, le secret *indicible* devient un secret *innommable* pour la génération suivante et se mue en *impensable* à la troisième génération. « Tout se passe comme si on ne pouvait oublier un événement de vie, ni en parler, mais le transmettre sans le dire », écrit Anne Ancelin, dans *Aïe, mes aïeux*.

Il est des trahisons, des injustices, des secrets ou des infamies qui, à défaut d'avoir été déposés, crient en sourdine et finissent par se matérialiser sous forme d'un symptôme affectant le corps.

Y aurait-il dans notre filiation des fantômes trop encombrants qui, pendant des décennies, bâillonneraient des bouches et des corps ?

Quelquefois, je m'interroge sur le cancer de Sigmund et le sens de son intolérable souffrance de la mâchoire opérée à 33 reprises... Lui qui a su donner la parole aux analysants, aurait-t-il censuré la sienne jusqu'à la *mal...adie...* ?

De quelle mémoire souffrait la bouche de Sigmund ?

Rappelons que *Mund*, en allemand, signifie bouche. Était-ce d'avoir tant bridé la sienne ou encore, d'avoir contenu la trop lourde charge traumatique de celle de ses analysants avec ses indicibles secrets ?

Vous, psychanalystes, sans doute, vous êtes-vous déjà penchés sur ce thème et saurez décoder.

Pour ma part, j'aime à retenir que *Sieg* en allemand désigne la *Victoire* (de la parole ? de la mise en mots ?) et que Freud, dans sa consonance germanique, signifie *Joie* !

Aujourd'hui, j'ai une pensée affectueuse pour Anna, ma grande tante, qui a éclairé mon chemin et a ouvert la voie de la résilience en démontrant qu'une vie est encore possible après le fracas et la dévastation.

Merci 

Pour terminer, je voudrais exprimer ma profonde gratitude à Marie Bonaparte que vous honorez également ce jour. Notre famille lui doit tant. Sans son secours, une grande partie de notre lignée aurait, elle aussi, péri dans des camps.

Un psychanalyste m'a dit un jour qu'il me fallait rembourser la dette en devenant thérapeute..., celle du prix de la rançon versée par Marie Bonaparte pour libérer Sigmund et les siens. Est-ce la raison ? À vrai dire, je l'ignore ! Mais devient-on thérapeute ou soignant par hasard ?

Merci à Gérard Pommier, à Joseph Marceau d'avoir organisé cette journée de commémoration en l'honneur de cette grande dame et de mon arrière-grand-père qui m'accompagne dans mon travail.

Merci à vous d'honorer toutes ces mémoires.

Très beau congrès à tous.

Michèle Freud